

## Julie fiction

Lorraine Camerlain

---

Numéro 83 (2), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Camerlain, L. (1997). Julie fiction. *Jeu*, (83), 153–156.

## CORRESPONDANCES

*Mais, trêve de dérives, j'en viens au théâtre. N'est-ce pas là le cœur de notre convention : je te révèle un peu de mon théâtre, tu me fais confiance de ta chère littérature... Ce qui a le plus retenu mon attention au dernier Festival de théâtre des Amériques, ce sont trois des spectacles du valet « Nouvelle Scène » : Dits et Inédits, cinq contes d'Yvan Bienvenue présentés par*

LORRAINE CAMERLAIN

### Julie fiction

Chère Jeanne,  
Tu me demandais, dans ta dernière lettre, vers quoi le théâtre m'entraîne, à quoi je pense et à quoi je rêve ces temps-ci. Eh bien, disons qu'il m'arrive de réfléchir à la frontière de plus en plus ténue qui sépare – ou qui lie (c'est du pareil au même, question de perspective, comme le verre à moitié vide ou à moitié plein...) – réalité et fiction. S'il m'en restait la moindre envie, il m'est impossible, désormais, de penser qu'il subsiste entre le réel et le fictif un rapport d'opposition non équivoque. Que le réel est le contraire de la fiction, comme le noir s'oppose au blanc.

Dans notre vie même, cet antagonisme est une espèce en voie de disparition. Et, à ce que je sache, aucun regroupement « écolo-philosophico-réaliste » n'est encore en passe de se lancer à la sauvegarde des droits du réel, mis en péril par l'avancée intempestive de l'équivoque et du fictif ! N'avons-nous pas déjà accédé à l'ère des clones et du virtuel ? Le réel pouvant désormais être remplacé par son image ou dédoublé en son même, ne sommes-nous pas entrés de plain-pied dans l'ordre de la

fiction ? Nous voilà au seuil de l'an 2000, que l'on avait fixé comme la ligne d'horizon de la science-fiction. Où finit le réel et où commence le fictif dans la tension qui a évincé peu à peu, dans le courant de ce siècle, une opposition millénaire ? (Songe aux songes des Pharaons, dans leur rapport avec le réel... L'homme passera de telles prédictions, celle des présages, à la projection... Du récit du rêve à interpréter à l'analyse du rêve filtré par la fiction. Le rêve est devenu cinéma...) C'est plus vrai que jamais : la réalité dépasse la fiction. Penseurs, chercheurs et artistes ont pressenti et admis, au fil des textes qu'ils ont écrits, la « réalité » des idées, du rêve et de l'imaginaire. Sans doute les gens de cette trempe-là verront-ils dans le passage du réel au virtuel la mise en œuvre, dans le tissu même de la vie plutôt que dans les limites de la seule littérature, d'un certain « mentir-vrai ». (Merci d'avoir composé ce mot, Aragon, cher poète de l'équivoque...)

Mais, trêve de dérives, j'en viens au théâtre. N'est-ce pas là le cœur de notre convention : je te révèle un peu de mon théâtre, tu me fais confiance de ta chère

littérature... Ce qui a le plus retenu mon attention au dernier Festival de théâtre des Amériques, ce sont trois des spectacles du volet « Nouvelle Scène » : *Dits et Inédits*, cinq contes d'Yvan Bienvenue présentés par Urbi et Orbi et mis en scène par Claude Poissant ; *Littoral*, texte (et mise en scène) de Wajdi Mouawad créé par le Théâtre Ô Parleur (un fleuve de cinq heures, qui a coulé si vite et si bien !) et *le Piège. Terre des hommes* d'André Morncy et Lili Pichet, porté à la scène par Philippe Soldevila et produit par le Théâtre du Paradoxe de Québec. Tu vois sûrement déjà dans le nom même de ces trois jeunes compagnies s'éveiller mon intérêt pour ce qu'a à dire, à clamer ce « nouveau théâtre » (celui qu'on aurait appelé, il y a vingt ans, le « jeune théâtre »)... Il y avait, dans la programmation, plusieurs autres spectacles davantage de l'ordre de la recherche esthétique. Ils m'ont moins plu ou je les ai carrément détestés. Je n'étais pas disponible pour ça, visiblement. Donc je passe et ne t'en parle pas. Pas pour l'instant du moins.

C'est d'un des cinq *Contes urbains* d'Yvan Bienvenue, proposés sous le titre *Dits et Inédits*, que je tiens en fait à te parler le plus aujourd'hui. Et je crois, chère littéraire, que tu devrais au moins les lire, ces textes. Mesurer dans les mots et percevoir entre les lignes la part de réel que nous livrent ces fictions (deux des contes plus particulièrement). Les lire pour les croire, je dirais, comme on dit « Il faut le voir pour y croire »...

Le « pire » (c'est le meilleur, à mon sens, puisque les oppositions, dans ma perspective se confondent), c'est ce « Joyeux Noël Julie » dont je tiens à te parler le plus et que j'ai trouvé à la limite du supportable. D'une insoutenable tension. Insupportable en fait. Mais pas dans le sens de mauvais. Aussi insupportable que

le sont, pour moi, certains textes qui décrivent dans les mots les plus simples et les plus banals, en apparence, les pires horreurs dont l'Homme est capable et coupable. Et c'est fabuleusement porté par Sylvie Drapeau, ce venin. Elle entre en scène vêtue d'une très jolie robe de soirée, splendide femme convive d'un bien curieux *party*, où nous nous trouvons transportés, auquel nous sommes conviés et duquel nous nous trouvons complices, de connivence, tradition du conte oblige. Elle parle beaucoup, posément. De Julie, l'amie perdue, l'alliée dans la douleur. Du viol de Julie, en fait, et de celui de ses semblables, qui se sont ce soir-là rassemblées pour célébrer Julie, morte des suites de ce viol. Le violeur, séquestré, sera lentement, réellement et consciemment mutilé, jusqu'à la mort, par cette horde de femmes, oh si posément vengeresses.

Je ne savais plus où mettre ma tête, mon cœur. Je ne savais plus si j'aimais ou si je détestais. Sans doute les deux. Je me trouvais à frôler le voyeurisme et je hais qu'on m'y accule, mais la cruauté du texte vibrait par moments de façon si vraie. Comme le texte de certaines des chansons de Julos Beaucarne : *Lettre à Kissinger* (sur la torture et l'exécution barbare du poète chilien Victor Jara en 1973), *Bosnie-Herzégovine* (« Jusqu'où ira-t-elle, la cruauté ? »), ou cette lettre ouverte, si intime, où il nous écrit la mort de sa femme, gratuitement assassinée, pour dire à ceux qu'il aime de « ne pas perdre courage » car il faut « reboiser l'âme humaine », que « c'est la société qui est malade »... Plusieurs des textes de Julos sont à la fois doux et durs. D'une tout autre manière que celle d'Yvan Bienvenue. Je sais bien que la majorité des gens n'y verraient sans doute aucun rapport. Bienvenue ne livre pas son *pourquoi*, ce que fait plus clairement la poésie de Beaucarne. Je te parle ici davantage de moi, lectrice ou spectatrice de ces



*Le Piège. Terre des hommes,*  
d'André Morency et Lili  
Pichet. Production du  
Théâtre du Paradoxe,  
présentée dans le volet  
« Nouvelle Scène » du FTA  
en 1997. Photo : Raynald  
Lavoie.

témoignages de la cruauté. Du réel qui se construit dans toutes ces fictions, de ce que j'en fais dans le plus vrai des mondes que m'aide à percevoir l'art, la littérature, le théâtre qui me parlent de l'Homme.

Je me suis d'abord planquée : j'ai balayé le voyeurisme du revers de la conscience. J'ai voulu de toutes mes forces résister. À tout prix. Mais, pour être franche, j'ai cru m'évanouir. Je t'ai déjà raconté, je t'ai parlé de mon sentier de fuite privilégié, quand j'étais jeune et que je ne voulais pas tolérer de voir, que je ne pouvais pas supporter d'entendre... Perdre connaissance. L'expression est si juste ! Mais si, sur le coup, mes vieux réflexes me proposaient de fuir, de résister à ce cruel Noël, je dois admettre que je suis restée marquée par cette « porte-parole » de la plus noire humanité. Et ce sera, je le sais, indélébile. Je suis arrivée à percevoir cette narratrice comme une émissaire du « mentir-vrai », comme la vérité (ou la réalité) du men-

songe (ou de la fiction). Resplendissante porteuse d'une laideur on ne peut plus vraie.

Ils m'ont franchement bouleversée, cette actrice et ce texte. Tout comme le récit du jeune homme séduit, entraîné dans un hôtel où, envoûté par une femme qui l'endormira, il y laissera non son âme, non son cœur mais... un rein. On les a lues dans les journaux, ces histoires d'horreur. Mais voilà qu'elles ressurgissent ici, au rayon des *Contes urbains*, où la fiction et le réel se confondent justement.

C'est d'ailleurs un aspect intéressant des deux autres spectacles que je retiens précieusement. Dans la pièce de Mouawad comme dans celle de Morency et Pichet, des personnages se font filmer. Ils font déjà transposer en fiction « leur réalité ». Cette mise en abyme de la fiction théâtrale par la fiction cinématographique m'atteint... Cette caméra du témoignage, c'est aussi

celle de la télé, des actualités. Cela fait réfléchir, vois-tu, encore plus crûment, à la part de fiction que comportent tous les agencements que sont ces « prises sur le monde ». Comme tu le vois, mon esprit, en ce bel été, bat volontiers la campagne !

Je n'ai pas le temps de te parler davantage des deux autres spectacles. Mais tu liras bien, dans *Jeu*, des comptes rendus qui te diront davantage de quoi il s'agit. Je veux juste te dire un mot de ce que tu ne pourras pas lire dans les textes dramatiques, si l'occasion t'est donnée de le faire. La production du texte de Mouawad était très juste. Et je dois dire mon admiration à l'auteur d'avoir su diriger tout ce monde dans une harmonie de jeu assez remarquable. J'ai pu redécouvrir là avec un véritable plaisir un Gilles Renaud de profonde envergure. Un acteur chevronné qui sait rendre justice à un ensemble, à un texte de création, qui accepte de se fondre au tout. Comme Jean-Louis Millette, par exemple, sait le faire quand il se trouve entouré de jeunes acteurs. C'est le Renaud d'autrefois, celui qui avait su se gagner toute mon admiration en *Cuirette*, dans la création d'*Hosanna* au Quat'Sous. Le comédien cette fois ne prenait pas toute la place. Il prenait la place centrale de son personnage. Que le centre, je dirais. Pas toute la place.

Quant à la production de Québec, il s'agissait d'une création fondée sur un fait réel, d'où son intérêt particulier dans ma réflexion actuelle. Les auteurs se sont laissés inspirer par une anecdote survenue à la Ronde, à l'été 1995. C'est Rémy Charest qui l'a mentionné dans *Jeu* 81 (p. 112). « En file devant cette attraction poétiquement appelée la Pitoune, ils voient un jeune homme à l'air naïf, affublé d'un gros chapeau de cow-boy, passer la passerelle où les clients attendent leur tour. Trois voisins se mettent soudainement à crier de violentes injures au passant et vont même

jusqu'à lui cracher dessus, jusqu'à ce que le cow-boy file sans trop comprendre ce qui lui est arrivé. » Dans leur travail de création, les auteurs poussent à l'extrême la violence gratuite dont ils sont témoins et transforment en meurtre gratuit un acte de violence moins tragique mais tout aussi injustifié, selon toute vraisemblance. Ainsi, dans la pièce, « rattrapé par ses agresseurs, le cow-boy du dimanche est précipité en bas du pont Jacques-Cartier ». Cela a fait ressurgir en moi un vieux souvenir. Tu te rappelles peut-être, toi aussi, le meurtre d'un jeune couple, jeté du pont Jacques-Cartier, au moment de l'Expo 67 ou dans les années suivantes, je ne sais plus trop précisément. Meurtre purement gratuit. La chose n'était pas courante dans notre petite métropole, et cet événement reste associé, dans ma mémoire, à *Terre des hommes*. Curieux, n'est-ce pas ?... Mais revenons à nos moutons : la production mérite d'être vue. Réalisé sans trop de moyens, cet ingénieux travail dramaturgique et scénique porte à réfléchir aux motifs de la violence, de la cruauté, et à l'écriture (d'abord au sens de point de vue, de découpage et d'agencement verbal...) du « fait divers ». L'enquête policière, le jeu des médias que suggérait la présence de la caméra au moment des « révélations », tout cela me parlait tout à fait théâtralement et fort habilement de la violence actuelle, aussi déroutante que toutes les horreurs passées.

Bref, j'ai pu lire, dans cette portion de « nouvelle scène », une intéressante ligne de vie du théâtre qui m'enchant. Mais je dois te quitter : la réalité de mes autres occupations me rappelle à l'ordre ! À ton tour de me révéler un peu de tes lectures estivales. Je t'embrasse.

